

# Négatif

Bulletin irrégulier – octobre 2024 – n° 34

## Dissiper les ombres au fond de l'abîme

Chacun sait quelle folie s'est aujourd'hui emparée du monde, chacun sait qu'il participe lui-même à cette folie, comme victime active ou passive, chacun sait donc à quel formidable danger il se trouve exposé, mais personne n'est capable de localiser la menace, personne ne sait d'où elle s'apprête à fondre sur lui, personne n'est capable de la regarder vraiment en face, ni de s'en préserver efficacement.

Hermann Broch, *Théorie de la folie des masses*.

La logique profonde de notre époque est celle d'un monde en ruine qui n'a plus de forme propre ni de contenu. Un monde fantôme ni présent ni absent que la critique peut encore saisir mais sans être en mesure d'ouvrir un horizon nouveau. Il nous faut dissiper les ombres au plus profond de l'abîme pour espérer en sortir.

### **Tout s'est brisé, toute cohérence s'en est allée**

Le génie de Marx est d'avoir construit une critique de l'économie politique, en dégageant l'économie de sa gangue théologique en particulier, en percevant le secret de la marchandise et en révélant la « forme-valeur », tout en pensant sa négation à travers le mouvement ouvrier. Car le mouvement ouvrier constitue bien dans l'esprit de Marx un projet politique. Or c'est ce dispositif qui est maintenant brisé et qui nous laisse en deuil.

À l'aube du mouvement ouvrier, il y a bien des luttes contre le travail aliéné, qui sont le fait d'artisans en voie de prolétarianisation essentiellement. Pourtant les marxistes orthodoxes voient moins dans Marx la critique de l'économie politique que son continuateur, rêvant de libérer le travail des entraves du marché plutôt que de l'abolir comme rapport social de domination, si bien que le socialisme historique n'a jamais remis en cause la forme-valeur : il se l'est

appropriée en vue de répartir plus équitablement les richesses issues de l'exploitation capitaliste. Plutôt que la suppression de la classe ouvrière, c'est son auto-affirmation qui est sans cesse mise en avant, ce qui ne fera que renforcer la domination capitaliste, le travail n'étant que l'autre face du capital. Lucien Goldmann percevait bien cela quand il revient sur la différence entre le communisme de Marx et les socialistes qui restent prisonniers des catégories de l'économie politique : l'argent, les échanges, le travail aliéné. Le problème pour Marx, ce n'est pas en effet la juste rétribution du travail, c'est son abolition<sup>1</sup>. En réalité, le mouvement révolutionnaire n'est jamais sorti de cette ornière, c'est pourquoi le renouveau actuel de la critique de la valeur apparaît comme un retour à une question essentielle.

Très récemment, le groupe Endnotes est revenu sur l'échec du mouvement ouvrier de se libérer de la soumission au capital<sup>2</sup>. En s'enfermant dans une identité ouvrière qui n'est rien d'autre que l'affirmation du travail, le mouvement ouvrier a fini par épouser le

---

<sup>1</sup> Lucien Goldmann, « Les origines du socialisme allemand » de Jean Jaurès, *Épistémologie et philosophie politique*, Denoël/Gonthier, 1978, pp. 232-242

<sup>2</sup> Endnotes, *Histoire de la séparation. Vie et mort du mouvement ouvrier*, Editions Sans soleil, 2024.

mouvement du capital et s'y est constamment adapté. Mais en s'intégrant de la sorte, en cherchant une amélioration de sa condition par une meilleure rétribution du travail, il s'est aussi rallié au progressisme et au productivisme qui aboutissent à la catastrophe écologique actuelle. Endnotes évoque un déraillement par rapport au projet historique initial, l'abolition du capital, mais il faudrait sans doute lui préférer avec Jacques Camatte, le théoricien du communisme de la communauté humaine, le terme d'*errance*. Car l'humanité paraît bien s'être perdue sur la route de l'histoire qui semble n'avoir plus que le capital comme véritable sujet<sup>3</sup>. Pour Camatte, le problème ne tient pas simplement au fait que sous la domination du capital les individus sont unis dans la séparation, c'est-à-dire à la fois unis dans la production de valeur, mais séparés de leur travail et privés de toute puissance collective. Nous nous sommes en effet surtout séparés de la nature et avons rompu avec la continuité du vivant. D'où une artificialisation toujours plus poussée de l'existence humaine et une perte de l'expérience sensible. Mais cette séparation nous jette dans une insécurité permanente, le vivant nous apparaissant de plus en plus comme une menace. Notre volonté de dominer la nature pour en extraire les ressources indispensables à la reproduction du capital auquel nous sommes soumis se retourne maintenant contre nous, la crise écologique mettant en péril l'espèce elle-même.

Reste que le mouvement ouvrier a pu représenter la possibilité d'une communauté, même immanente au capital, et un horizon commun. Une part importante des travailleurs s'est identifiée à lui et à ses valeurs car c'était quand même un moyen de reconnaissance et de fierté. Seulement, cette reconnaissance avait une contrepartie : les organisations ouvrières devaient apparaître comme un interlocuteur crédible aux yeux de l'État et du capital. C'est pourquoi elles se sont élevées contre toutes les tendances qui ne s'inscrivaient pas dans cette culture : les

groupes remettant en cause la logique du capital en elle-même, les femmes luttant pour l'égalité ou celles et ceux qui s'élevaient contre les rapports coloniaux.

Le mouvement ouvrier n'a pourtant pas résisté à la contre-offensive néolibérale menée par le capital dès l'après-guerre et surtout depuis les années 1970 et 1980. Faute de n'avoir pu se libérer du travail aliéné et de ne pas identifier son véritable ennemi le capital, il a fini par se décomposer entièrement. Mais la crise du mouvement ouvrier est aussi la crise du travail lui-même. L'auto-affirmation du travail n'a plus de sens aujourd'hui parce que le travail lui-même n'en a plus guère, les individus ne pouvant plus y trouver la moindre signification sociale. Entièrement soumis à la valorisation du capital, non seulement il satisfait de moins en moins les besoins sociaux réellement utiles mais il sape de surcroît les fondements de la vie. Endnotes en conclut à juste titre que « *les différentes fractions du prolétariat ne peuvent plus donner forme à un mouvement ouvrier.* » La critique de l'économie politique demeure, mais il n'y a plus de sujet historique ou de forces « renversantes ».

### **Après le mouvement ouvrier : tradition et dissidence**

Qu'il y ait eu « déraillement historique » comme l'avance Endnotes ou que l'humanité se soit perdue en se séparant de la nature comme le prétend Jacques Camatte, il nous faut sauter hors du mouvement du capital et des horizons bouchés. Mais pour cela, nous devons prendre appui sur l'expérience révolutionnaire, distinguer les impasses des chemins de bifurcation.

Jacques Camatte a raison de dire que la critique de l'économie politique de Marx reste incontournable pour comprendre où nous en sommes arrivés, mais qu'il est tout aussi nécessaire de se détacher de lui pour trouver une issue heureuse à la catastrophe en marche.

Si Marx a critiqué des socialistes d'État comme Lassalle, il a été parfois ambigu sur le chemin à prendre, hésitant

---

<sup>3</sup> Jacques Camatte, *Inversion ou extinction*, La Grange Batelière, 2023.

entre la praxis révolutionnaire et une pensée plus progressiste sinon déterministe. C'est cette dernière voie que va prendre le socialisme historique en définissant plusieurs étapes : le socialisme, où le droit bourgeois s'appliquerait encore dans la juste rétribution et le travail utile, puis le communisme qui abolit la forme-valeur. Comme le souligne Endnotes, on voit mal pourtant comment on passe d'un stade à l'autre, de la quantité à la qualité, ayant à faire à deux mondes que tout oppose. Vers la fin de sa vie, comme en témoigne sa lettre à la révolutionnaire Vera Zassoulitch, Marx s'interroge fortement sur cette idée de transition au communisme en se demandant si la communauté traditionnelle paysanne russe ne pourrait pas servir de ferment à un mouvement révolutionnaire qui viendrait ainsi rompre avec l'histoire linéaire du développement capitaliste et le cercle infernal de la reproduction du capital. Dans le même ordre d'idée, Endnotes remarque que nous n'avons pas tant assisté au XXème siècle à l'essor de révolutions ouvrières qu'à des révoltes paysannes. Or elles avaient pour enjeu l'accès non marchand aux moyens de subsistance. Plus important encore, les communautés paysannes luttèrent contre leur propre dépossession et pour leur autonomie face à l'État moderne et la logique du capital. Le néozapatisme est un exemple de la résurgence de ce combat séculaire des communautés humaines contre les forces abstraites du Marché. Néanmoins, Endnotes ne poursuit pas sa réflexion qui permettrait de mettre en évidence un communisme de la communauté autrement plus radicale dans sa contestation de la forme-valeur que le mouvement ouvrier historique.

En s'opposant à la privatisation de la terre et de l'eau, à la bétonisation des sols et à l'artificialisation de la vie, à l'industrialisation de l'agriculture, en s'interrogeant sur les rapports de l'être humain avec son environnement et sur sa place au sein du vivant, c'est avec cette tradition que les *Soulèvements de la terre* tentent de renouer. Constatant par ailleurs la faillite des formes d'organisation consacrées, ils

privéligent l'expérimentation sociale et politique et l'auto-organisation. En se plaçant sur le terrain même de la menace, la crise écologique et le risque d'effondrement de la vie sur Terre, ils nous montrent où chercher une sortie de secours, des chemins de traverse pour nous sauver de la « société de l'économie » avant qu'il ne soit trop tard. Quand bien même échoueraient-ils, le déplacement qu'ils opèrent est crucial<sup>4</sup>.



D'une manière ou d'une autre. Guy Girard

À vouloir rester fidèle à Marx, Endnotes se ferme des issues. Le groupe voit bien que la nouvelle critique du capitalisme de l'après-guerre a apporté quelque chose de neuf et de précieux, il cite par exemple la critique de la vie quotidienne,

<sup>4</sup> Les Soulèvements de la terre, *Premières secousses*, Éditions La fabrique, 2024.

mais il ne réussit pas à véritablement l'intégrer, comme s'il se refusait à faire un pas de plus. Cela apparaît clairement dans sa taxinomie, fort réductrice, des différentes tendances au sein du mouvement ouvrier. Le marxisme léninisme se retrouve ainsi dans la catégorie du romantisme révolutionnaire. Qu'y a-t-il donc de romantique dans un courant qui a sacrifié toute poésie au nom de l'efficacité pratique et de la rationalité technique, conduisant par là-même le train de la révolution au « déraillement historique » et au désastre ? Il occulte en outre l'existence d'un courant révolutionnaire au sein du romantisme qui constitue une critique de la modernité encore utile à bien des égards. André Breton en donne toute la mesure dans *Arcane 17* quand il constate que la vie est à repassionner tout entière.

Même si Camatte ne cite pas les surréalistes, il partage une certaine idée de la révolution avec Antonin Artaud quand il écrit que l'errance de l'humanité vient du fait qu'elle a rompu avec la continuité de la vie sur Terre. Dans ses *Messages révolutionnaires* Artaud, alors au Mexique, ne voit pas la révolution seulement comme le dépassement de la nécessité matérielle, mais comme un ébranlement cosmique où l'humanité repense sa place au sein du vivant. Il n'y a pas de révolution sans bouleversement des sensibilités, autrement dit sans révolution des valeurs. Endnotes se rend bien compte pourtant que le capital a fini par s'emparer des imaginaires eux-mêmes. Même le langage que nous parlons est devenu celui de la forme-valeur, toute proposition s'énonçant maintenant en des termes technico-économiques. Si la société semble se reproduire dans notre dos, c'est parce que nous sommes devenus l'objet du capital. Aussi, c'est sur l'état du sujet que vient buter tout projet révolutionnaire.

### **Altération du sujet et pulvérisation de la critique sociale**

Guy Debord s'inquiétait dans les années 1980 de ce que des générations entières étaient élevées au sein du monde de la marchandise et sans autre référence du fait

de l'oblitération de la conscience historique<sup>5</sup>. C'est que le cycle infernal de la valorisation de la valeur a fini par nous enfermer dans un monde clos où le capital ne discourt plus qu'avec lui-même.

À cette même époque, Félix Guattari constatait pour sa part que la « société de l'économie » s'était muée en un capitalisme mondialisé intégré où la production, la finance et le subjectif se tiennent. Autrement dit, l'individualité a été absorbée par l'économie qui est devenue une manière d'être au monde et une façon de faire société ensemble. C'est d'ailleurs ce qui explique la fin de la politique : il n'y a plus de fusion des horizons communs possible. Lancé en permanence à la recherche de son intérêt particulier, l'individu contemporain vote aujourd'hui comme il consomme le dernier produit tendance.

Guattari cernait trois formes d'écologie : une écologie sociale (le *socius*), une écologie mentale et une écologie environnementale<sup>6</sup>. Or les trois sont dévastées par le déchainement du capitalisme globalisé. Le capitalisme néolibéral a en effet façonné de nouvelles subjectivités fondées sur le conformisme, l'équivalence et la soif de consommation, si bien que la logique du capital marque maintenant de son empreinte toute signification sociale ou imaginaire. Le capital viendra-t-il un jour nous priver de nos rêves jugés improductifs ?

Plus nous consommons des expériences et plus nous sommes vidés car le progrès technico-économique s'accompagne d'une perte de l'expérience sensible. De même, Guattari remarque que l'accroissement des ressources technico-scientifiques ne favorise pas les progrès sociaux et culturels mais tend au contraire à anéantir l'accumulation de connaissance. Sous les coups du capitalisme, ce sont des pans entiers de la vie collective qui se sont effondrés, provoquant une dégradation critique « des opérateurs traditionnels de régulation sociale ». En dévorant le

---

<sup>5</sup> Guy Debord, *Commentaires sur la société du spectacle*, Éditions Gérard Lebovici, 1988.

<sup>6</sup> Félix Guattari, *Les trois écologies*, Éditions Galilée, 1989 (réédition Lignes, 2023).

« socius », le capital détruit les institutions qui permettent les appropriations culturelles indispensables à l'humanisation. En ce sens, le terme de « décivilisation » correspond bien à ce que nous traversons.

S'il fallait désigner ce qui n'a plus de forme ou de style, on pourrait montrer du doigt notre époque qui ressemble à un lent crépuscule blafard. Les grandes métropoles sont peut-être les endroits privilégiés pour observer la tragédie en cours. Elles ressemblent en effet à des ensembles défaits posés nulle part. À force de s'étendre à l'infini, elles ont éclaté et se sont disloquées. Ce faisant, elles ont stérilisé les campagnes. Aussi bien, l'idée de civilisation urbaine n'a plus guère de sens. La crise irrémédiable des centres-villes doit être recherchée à la fois du côté du développement des gigantesques zones commerciales qui ont poussé en dehors de ceux-ci et du côté de la virtualisation des échanges. C'est la double vocation des villes qui est touchée : économique et sociale. Mais que dire alors des zones périphériques dominées par la grisaille et l'ennui, privées de tout lieu de convivialité et où l'on vit replié sur la cellule familiale, minés par les angoisses quotidiennes, la précarité et la vie chère, la misère culturelle et la solitude ? D'aucuns ont parlé à juste titre de « cauchemar pavillonnaire ». Du reste, le mouvement des gilets jaunes, au-delà de la protestation contre la vie chère, est aussi une révolte contre la privation de beauté.

En fait de société, nous sommes face à des groupes primaires qui s'identifient tant bien que mal aux stars ou aux influenceurs du moment. Croyant se distinguer en consommant tel ou tel produit à leur image, les individus se ressemblent de plus en plus parce que l'universalisme prend maintenant la forme de la marchandise. Endnotes n'a donc pas tort d'affirmer que la seule communauté réellement existante est celle du capital. Pourtant, nous avons besoin de rapports authentiquement humains pour donner sens à nos vies, du symbolique aussi. C'est la raison pour laquelle nous assistons en réaction à une volonté de ré-enracinement dans des formes de

communautés fantasmées et exclusives. Ici c'est l'identité nationale et la tentation du fascisme, là l'intégrisme religieux.

Félix Guattari critiquait l'incapacité des « forces de gauche » à repenser la praxis révolutionnaire et la libération sociale en encourageant la créativité et l'inventivité des classes populaires, les uns s'enfermant dans un ouvriérisme conservateur, les autres se convertissant purement et simplement à la nouvelle religion du capital : le néolibéralisme. Non seulement le mouvement ouvrier se montre incapable de donner forme à un espace politique et culturel oppositionnel, mais aucun autre mouvement de contestation ne parvient à le faire.

La séparation sociale entretenue par le capital traverse en fait les individus eux-mêmes. Si bien que le sujet apparaît aujourd'hui comme quelque chose de morcelé, à la manière d'un puzzle désassemblé. D'où les difficultés à inventer un langage politique commun indispensable au développement d'une « praxis sociale politiquement cohérente » (F. Guattari). Pour cette raison, il devient difficile de réfléchir en termes de sujet historique.

C'est dans ce contexte que les théories postmodernes et les politiques identitaires se sont peu à peu imposées. Ce n'est pas un hasard dans la mesure où elles correspondent bien à des sociétés où les individus sont acculés à la survie et de plus en plus refermés sur eux-mêmes. Il n'y a plus dès lors de cultures politiques communes, seulement des systèmes de valeurs relatifs qui s'affrontent. D'ailleurs, la formule « *C'est mon choix, c'est mon droit* » rend bien compte de ce climat, et l'intersectionnalité actuellement en vogue tend davantage à masquer le problème qu'à le dépasser. En n'allant pas au-delà des luttes spécifiques et sans penser les chaînes d'équivalence, elle échoue justement à inventer une praxis sociale politiquement cohérente.

Tout se passe comme si nous étions face à des parties qui n'étaient plus reliées entre elles à l'intérieur d'une totalité. Le capital semble s'être volatilisé pour laisser la place à une guerre des cultures dont le

capitalisme s'accommode fort bien. Quand la théorie critique s'intéressait au « micro », ce n'était pas pour nier toute totalité. Il s'agissait plutôt de se dégager au maximum d'un marxisme fossilisé pour percer le secret des nouvelles formes de domination au sein du capitalisme tardif afin de mettre à jour les résistances s'opposant à elles au niveau de l'individu.

De même, Félix Guattari pensait que de nouvelles subjectivations subversives devaient passer à la fois par une « re-singularisation » maximale et par une intensification des solidarités tout aussi forte.

La poudrière est là qui attend une étincelle.■

Amaredine Mudejar

---

## Notes sur la révolution

“Dans la stratégie, le facteur déterminant est le moment, le facteur accessoire les plans.”

Guanzi

“En réalité, il n'y a pas un seul instant qui ne porte en soi sa chance révolutionnaire.”

Walter Benjamin

1 - La question de la révolution est apparemment tombée dans l'oubli. Ou plutôt, elle n'apparaît plus comme question, mais seulement comme un slogan publicitaire pour l'auto-valorisation du monde de la marchandise. Il y a, par exemple, la “révolution” de la voiture électrique, celle de l'Intelligence Artificielle, celle de la 5G, comme il y a la “révolution” souhaitée par Emmanuel Macron (titre fameux de son livre-programme en 2017), et comme il y avait auparavant les “révolutions” des toutes dernières lessives. Mais il ne s'agit ici que du simple détournement d'un mot qui ne traduit rien d'autre que le “révolutionnement” permanent généré par le mouvement sans fin de reproduction du capital dans son auto-valorisation, qu'un philosophe comme Gérard Bensussan décrivait ainsi: “Dans ce tournoiement nihiliste de la valeur et dans ses reproductions et destructions incessantes, toujours différentes, toujours les mêmes, certains modes de valorisation sont néantisés pour que d'autres soient promus, voués un jour prochain à la même néantisation”<sup>7</sup>. C'est seulement dans cette signification que l'on peut dire du capitalisme qu'il est “révolutionnaire”. Le monde transformé par ses soins ne l'est que formellement. Pour le fond, les rapports sociaux restent les mêmes. Pour que la révolution puisse être saisie comme question, au sens d'un changement réel de société, il faut évidemment qu'on interroge ce fond, qu'on le remette, à proprement parler, en question. N'est réellement révolutionnaire la pensée ou l'acte qui a pour fondement une remise en question radicale de la société existante, non une simple interrogation sur certains excès intolérables.

2 - On sait qu'au tournant des années 1960 les situationnistes, constatant l'échec et la disparition de l'ancien mouvement ouvrier révolutionnaire, concluaient à la nécessité de réinventer la

---

<sup>7</sup> Gérard Bensussan, *Marx le sortant*, Hermann, 2007, p.187.

révolution<sup>8</sup>. Soixante et quelques années plus tard, on peut constater également l'échec de cette réinvention. Mais, comme eux, nous pouvons dire à notre tour que "ceci revient à constater que la société dominante a su se défendre, à tous les niveaux de la réalité, beaucoup mieux que dans la prévision des révolutionnaires. Non qu'elle est devenue plus acceptable"<sup>9</sup>. Il nous revient donc, dans de nouvelles conditions, à réinventer aussi le projet révolutionnaire. Ce qui pose évidemment un certain nombre de problèmes qui devront être surmontés dans les années à venir. Les présentes notes voudraient, de façon non exhaustive, en exposer quelques-uns.

3 - Il y a d'abord le problème très actuel d'une certaine "mélancolie de gauche" qui ne semble plus croire en la possibilité d'un quelconque mouvement révolutionnaire. Le niveau d'aliénation dans la société serait tel qu'il aurait annihilé à jamais toutes sortes de conditions objectives, mais aussi subjectives, d'une telle possibilité. Cela revient à considérer celle-ci en termes de "situation révolutionnaire", laquelle, comme on sait, ne se décide jamais à venir. Plutôt qu'analyser la possibilité aussi formellement, il faudrait l'envisager autrement qu'un donné "objectif". La question de la révolution ne se pose pas dans l'immédiateté objective (ni subjective, par ailleurs), mais dans la médiation avec un but final recherché activement. Elle nécessite par conséquent une philosophie sociale de la praxis (une philosophie de la praxis sociale), non une contemplation résignée de l'impuissance présente.

Cela ne veut pas dire qu'il faille minimiser la question de l'aliénation sociale. Bien au contraire. Une théorie et une pratique de la révolution doivent requérir la plus extrême lucidité vis à vis des obstacles qui s'opposent à leur réalisation. Mais cette lucidité, si elle mérite bien son nom, exige que ces obstacles soient levés. Elle tend nécessairement à vouloir abolir définitivement les conditions d'une vie aliénée, et ne se contente pas, ne peut se contenter, de n'être qu'une faible lumière dans une époque crépusculaire. Elle veut au contraire devenir flamme, incendie. Elle n'est pas en accord avec des demi-mesures. Elle ne cherche pas à composer avec le monde aliéné, mais à le détruire.

4 - "Réinventer la révolution" s'entend parfois, pour certains, comme l'abandon pur et simple de toute politique révolutionnaire. Sous prétexte que celle-ci ne pourrait que se fourvoyer dans les impasses de la violence terroriste ou de l'activisme stérile, une partie de la contestation sociale actuelle semble tentée par la voie, pour elle plus "réaliste", des "utopies réelles", qu'elle appréhende comme une réelle alternative, un peu à la façon de Fourier, traumatisé par la Terreur de 1793, qui voulait transformer la société en multipliant des phalanstères. On ne peut reprocher à cette orientation de ne pas vouloir honnêtement changer l'ordre des choses, et il ne fait aucun doute que les expériences utopiques ont contribué et contribueront encore à favoriser la critique de la société existante. Il n'en reste pas moins que l'erreur fondamentale de cette conception singulière de la transformation sociale repose sur une vision linéaire et progressiste du temps historique. Elle reconduit en quelque sorte la vieille illusion selon laquelle la société idéale naîtra après une longue incubation dans le corps même de la société imparfaite, ou si parfaitement inhumaine. On peut y croire, mais il est pratiquement certain que cette politique "évolutionnaire", qui mise sur le retrait de quelques justes préparant le meilleur des mondes en dehors des luttes

---

<sup>8</sup> "Instructions pour une prise d'armes", *Internationale situationniste* n°6, Août 1961, pp.3-5.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p.3.

sociales présentes, ne peut conduire qu'à quelques réformes de détail qui n'ébranleront pas l'ensemble du système social.

“Mais la société sans classes ne doit pas être conçue comme le terme d'une évolution historique. (...) Il faut restituer au concept de société sans classes son vrai visage messianique, dans l'intérêt même de la politique révolutionnaire du prolétariat”, affirmait ainsi Walter Benjamin<sup>10</sup>. Car l'idée même d'un véritable bouleversement révolutionnaire est inséparable de cet instant irruptif et de cette rupture radicale dans l'ordre des choses qui la caractérisent. Penser et concevoir la révolution comme le “terme d'une évolution historique” est un contresens, ou alors c'est la penser sur le mode des “révolutions” du monde capitaliste (industrielle, technologique, transition écologique, etc).



5 - Mais se référer à la conception messianique de la révolution devra nécessairement s'accompagner de quelques clarifications. Celle-ci ne peut nullement correspondre à une forme d'attentisme apocalyptique qui rejoint parfaitement les représentations confuses du spectacle ambiant, toujours prêt à nous maintenir dans une passivité terrifiée devant l'avenir. Seuls quelques nihilistes s'y retrouveraient; mais on n'attend pas la révolution comme on attend la fin du monde (d'ailleurs, on n'attend pas la révolution; on tend vers elle). Il faut évidemment prendre garde à tout renouveau du “ Mythe du Grand Soir”.

Une politique révolutionnaire ouverte à l'idée messianique peut cependant se montrer féconde si l'on considère ce qu'elle permet de saisir de la spontanéité créatrice apparaissant dans les luttes sociales, comment elle peut nous apprendre à accueillir l'irruption du nouveau, ou à acquérir un nouvel usage du temps. Car, dans la conception benjaminienne de cette idée, se trouve la possibilité de redécouvrir un autre concept d'histoire, un autre rapport à l'historicité, essentiels à

---

<sup>10</sup> Walter Benjamin cité par Gérard Raulet, *Le caractère destructeur*, Aubier, 1997, pp.219-220.

la stratégie révolutionnaire qui nous manque encore. Nous devons aller vers une théorie-pratique du passage inexorable du temps.

“L’adepte du matérialisme historique qui cherche à comprendre la structure de l’histoire, procède à sa manière à une sorte d’analyse spectrale. Comme le physicien constate la présence de l’ultraviolet dans le spectre solaire, il constate pour sa part la présence d’une force messianique dans l’histoire. Celui qui voudrait savoir quelle condition sera celle de “l’humanité sauvée”, à quelles conditions son avènement interviendra et quand on peut compter qu’il se produira, pose des questions auxquelles il n’y a pas de réponse. Il pourrait tout aussi bien demander quelle est la couleur des rayons ultraviolets”<sup>11</sup>.

6 - Bien entendu, tout est à reprendre depuis le début. La question de la révolution se tient tout entière dans cette compréhension de la reprise. Comme le suggère le titre d’un livre de G. Didi-Huberman, il s’agit d’imaginer et recommencer<sup>12</sup>, c’est-à-dire de ne plus opposer ces deux activités, de relier imagination et remémoration, de chercher “la poésie de l’avenir” et de faire “un saut de tigre dans le passé”.

L’histoire n’est pas totalement irréversible. Elle revient parfois vers des chemins délaissés. Elle garde la mémoire de rêves inaccomplis et de projets inachevés. En ce sens, il existe un lien à redécouvrir entre un certain champ d’expériences et l’horizon d’attentes propre à l’espérance révolutionnaire. Il y a du futur inachevé dans le passé des mouvements révolutionnaires, du “non-encore-être” qui n’est pas du néantisé. Il y a du futur anticipé dans les images de l’utopie, du “non-encore-être” qui n’est pas du “ne-sera-jamais”.

“J’étais, je suis, je serai” : cette formule énoncée par Rosa Luxemburg pour qualifier la révolution est la plus juste pour cerner ce qui se joue en elle.

7 - Il n’y a pas de politique révolutionnaire sans utopie, même *a minima*, comme lorsque Marx réfléchissait sur “le règne de la liberté” ou sur “la société sans classes”. L’utopie n’est pas ici la fuite dans les vapeurs d’opium, mais le “principe énergétique du futur proche”<sup>13</sup>. Elle est formulation, expression des rêves éveillés, comme nous le rappelle Ernst Bloch. En ceci, elle est agent d’élaboration de la conscience critique, qui ne peut se satisfaire de l’appréciation du “monde-tel-qu’il-est”. Il ne lui manque que la force messianique pour s’extérioriser dans la réalité. Mais sans elle, la force messianique s’épuise dans l’histoire qui s’écoule, sans connaître sa direction, ou plus exactement son “Orient”.

“Ce qui importe c’est de connaître toujours mieux le rêve éveillé et, sans intention frauduleuse, de lui venir en aide en l’axant sur ce qui est juste. (...) Puissent donc les rêves éveillés réellement s’enrichir, c’est-à-dire devenir toujours plus clairs, être moins laissés au hasard, être mieux connus, mieux compris et mieux médiatisés avec le cours des choses”<sup>14</sup>.

Telle est la signification du concept d’utopie concrète formulé par Ernst Bloch, essentielle à une possible réinvention de la révolution. Il ne s’agit pas de rêver, mais de médiatiser nos rêves avec l’histoire réelle.

---

<sup>11</sup> Walter Benjamin cité par Gérard Raulet, *Ibid.*, p.222.

<sup>12</sup> Georges Didi-Huberman, *Imaginer Recommencer*, Éditions de Minuit, 2021.

<sup>13</sup> C’est ainsi que Marx qualifie le communisme dans les *Manuscrits économique-philosophiques de 1844*, Vrin, 2007, p.156.

<sup>14</sup> Ernst Bloch, *Le Principe Espérance t.1*, Gallimard, 1976, p.10.

8 - Avant toutes rencontres nouvelles, avant toute convergence des forces réelles, la tâche primordiale dans la question de la révolution est de reformuler son contenu. Ceux qui s'y adonneront, comme des Fidèles d'Amour, n'auront pas à se donner rendez-vous : ils se retrouveront nécessairement parce qu'ils ont au cœur la même quête. Ils tendront à une réelle communication parce qu'ils souhaitent réellement l'accomplir. Qui devra se retrouver est donc accessoire pour celui qui connaît ses amis, avant même de les avoir rencontrés.

La question de la révolution est posée depuis longtemps. Il s'agit seulement de l'actualiser.■

Pascal Dumontier

---

## La fin de la neige

Il en va des êtres comme des choses, comme de certains moments de la vie. C'est souvent lorsqu'ils se sont esquivés que l'on prend la mesure de ce qu'ils ont représenté ou signifié pour nous. C'est avec amertume que nous sommes aujourd'hui contraints de faire le deuil de tous les êtres vivants qui disparaissent de la surface de la planète, de la nature gangrenée par les nuisances de la civilisation marchande, de la beauté des saisons, des joies qui leur étaient propres, de la bonne chaleur de l'été et du froid salvateur de l'hiver.

« Il n'y aura plus jamais d'hiver ? », se demandait en octobre 1986 Claude Roy, dans un poème *L'été d'octobre qui n'en finit pas*. C'est au milieu des années quatre-vingt que le problème du réchauffement climatique commence à être évoqué dans les « médias ». Il était donc connu avant dans un petit cercle scientifique. C'est un poète qui s'alarme, car seul un poète à l'écoute de la nature, du monde et de ses transformations, pouvait prendre la mesure de ce que signifierait la disparition progressive de la neige, lui qui avait accordé tant de place à la neige comme élément majeur de la beauté du monde.

Les mots à l'encre sympathique  
Les paroles en silence que les flocons  
écrivent sur les labours et les chaumes  
quand la neige commence à tomber  
et que les étourneaux tourbillonnent  
en sens inverse des flocons  
dans la lumière blême du crépuscule d'hiver  
les messages chiffrés rédigés blanc sur blanc  
qui saura les traduire  
avant le lever du jour ?<sup>15</sup>

Les autres êtres vivants, les animaux, les arbres, les plantes, le cycle de la nature, tout ce qui désormais s'estompe et nous laisse seuls, venaient par leur présence égayer ou adoucir notre séjour parmi eux. La neige, qui sous nos latitudes était toujours tombée et, le croyions-nous, tomberait toujours, nous confortait dans l'idée que le monde était là, qu'il nous faisait signe, que nous étions liés à lui de manière indéfectible, qu'il nous donnait un peu de sa force et nous en donnerait encore plus dans l'avenir. Les enfants ne s'y trompaient pas, ils avaient des fourmis dans les jambes dès les premiers flocons, et la couleur blanche était alors celle de l'avenir qui s'ouvrait, peuplé de promesses.

Et comment cela a-t-il changé ? Ça aussi ils me l'ont raconté, mon fils.

---

<sup>15</sup> Claude Roy, « Ligne de vie », in *À la lisière du temps*, Paris, Gallimard (Poésie), p. 55.

« D’abord, le froid ne nous a plus brûlé les poumons », a dit Sera. « Le froid ne nous a plus figé la morve dans les narines, ne nous a plus givré les cils, ne nous a plus fait souffrir, a ajouté Glen. Et puis la neige n’a plus crissé sous nos semelles, ni contre les pneus de la voiture. Bientôt le froid a cessé de pincer, cesser de promener ses doigts dans notre dos, cessé de nous engourdir le visage et les mains. Il arrivait encore de temps à autre que tombent des flocons duveteux. Une ou deux fois une neige fine est restée suspendue dans le vent, et nous avons voulu appeler cela une tempête de neige. Mais elle n’a pas duré. L’hiver suivant, il a plu. Le froid était doux et rafraîchissant. Rien que de la pluie, pourtant. C’est l’année où nous avons perdu l’hiver [...] »

Mais, j’y repense. Il y a eu une dernière chute de neige. [...]

J’avais huit ans. Je le sens, là. Le froid qui envahit mon corps, sa clarté. Le ciel déversait de la neige en abondance. « Viens ! » a crié Sera. Glen a hurlé : « La neige ! » Nous nous sommes précipités dehors et, subjugués, nous avons campé sur la pelouse d’un vert terne. Les flocons tournoyaient autour de nous, tombant toujours plus vite. Et il y avait des oiseaux, des oiseaux frénétiques, un grimpeur qui montait et descendait le long des arbres en émettant de petits claquements. Des merles frigorifiés qui lançaient des trilles tandis que la neige s’accumulait, flocon après flocon. L’air s’est figé et la neige a pourtant continué de tomber. Des gens déambulaient, pareils à des ombres blanches, et leurs voix étaient les cris d’enfants perdus. La neige emplissait le ciel et ne cessait d’arriver, comme un ravissement, en rideaux mouvants.<sup>16</sup>



Élisabeth Foch-Eyssette a raison d’utiliser Novalis pour parler de la neige comme « cheminement mystérieux vers l’intérieur de soi ». La neige qui tombait, la beauté et la douceur des éléments, l’étouffement des sons extérieurs favorisaient une forme de plénitude de l’être complètement en accord lui-même et avec la nature. Pourquoi étions-nous fascinés au point de rester de longs moments derrière la vitre, à simplement regarder danser les flocons ? La neige était une pause dans le cours du temps.

Elle est venue de plus loin que les routes,  
Elle a touché le pré, l’ocre des fleurs,  
De cette main qui écrit en fumée,  
Elle a vaincu le temps par le silence.<sup>17</sup>

<sup>16</sup> Louise Erdrich, *L’Enfant de la prochaine aurore*, Le Livre de Poche, 2022, p.425-426.

<sup>17</sup> Yves Bonnefoy, *La Neige*, in *Les Planches courbes (Ce qui fut sans lumière)*, Gallimard (Poésie), p.47. La neige est présente dans de nombreux poèmes figurant dans ce livre, et notamment dans le recueil « Début et fin de la neige ».

Plus rien n'avait d'importance que cette blancheur qui s'accumulait et dont on souhaitait que la couche devienne toujours plus épaisse, au point que tout s'arrêtât pour très longtemps ; qu'il ne restât finalement plus que la sensation de vivre ; que le monde et son agitation vaine n'eussent plus rien à lui opposer.

Et les petits Japonais d'entonner :  
« Ah, la neige kon-kon, ah le grésil kon-kon, et tombe et tombe, et s'amoncelle zun-zun. »  
Une connaissance qui relève de l'attention et de la poésie d'un monde qui n'est pas marchand.<sup>18</sup>

L'émerveillement causé par cette capacité de la nature à enchanter même la laideur de certains lieux, de certains bâtiments, avait de profondes répercussions sur notre intériorité, sur notre humeur. Elle avait la capacité de stimuler les ressources poétiques de chacun, ressources, il est vrai souvent tellement enfouies qu'on a du mal à discerner le rôle qu'elles peuvent jouer dans les comportements et les perceptions, mais nous ne parvenons pas à nous défaire de l'idée que l'homme est, dans son tréfonds, un être poétique. Thoreau, un siècle et demi avant Élisabeth Foch-Eyssette, notait : « Pendant ce temps, on poursuit sa route allègrement dans la neige poudreuse, réchauffé par une flamme intérieure, bonheur d'un été indien de la pensée et des sentiments dans tout son embrasement. »<sup>19</sup> Et plus loin : « En hiver, on mène une vie plus intérieure ».<sup>20</sup> La neige donnait cette agréable sensation d'être pour un temps vraiment soi-même. Elle passait sous silence le poids de la réalité quotidienne, celle des contraintes, du travail, de la hiérarchie, du pouvoir. Elle installait une distance aussi bien physique que mentale, une liberté.

La neige, comme la beauté (nous aurons l'occasion de revenir sur la beauté dans un prochain article) représentait, ou plus exactement constituait un ailleurs chaque fois qu'elle tombait, et c'est sans doute la raison pour laquelle il était assez difficile de comprendre les sentiments qu'elle provoquait, parce que nous étions face à une réalité autre, que nous avions du mal à reconnaître, tant la nôtre, celle dans laquelle nous sommes plongés chaque jour, était –est– décevante. Nous disons bien « reconnaître », parce que cette autre réalité est en nous, est toujours en nous, à l'état de potentialité, nous, êtres poétiques, mais il nous faut la voir, la toucher des yeux pour savoir qu'elle est là. La neige permettait cela, c'était son privilège, notre privilège, nous qui l'avons connue dans nos campagnes et dans nos villes, sur le sol, les arbres, les toits.

Elle se réfugie désormais très haut, de plus en plus haut, et de moins en moins de gens peuvent la voir. Tout au plus, certains peuvent l'utiliser pour leurs loisirs, pour quelque temps encore.

D'abord il n'a plus neigé à Noël  
Mais au moins il neigeait à Pâques

Ensuite il a neigé à Noël  
Mais il n'a plus neigé à Pâques

Ensuite il n'a plus neigé à Noël  
Et plus neigé à Pâques non plus

Ou s'il neigeait, c'étaient des flocons gros comme des puces.  
Ou s'il neigeait, c'étaient des flocons plus petits que des moucherons

Et puis ensuite, il n'a plus jamais neigé.<sup>21</sup>

---

<sup>18</sup> Élisabeth Foch-Eyssette, *Guide anachronique de la neige*, Paris, Arléa, 2023, p.97.

<sup>19</sup> Henry David Thoreau, *Une Promenade en hiver*, Le mot et le reste, p.23.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p.42

<sup>21</sup> Antoine Jaccoud, *Désalpe*, Lausanne, BSN Press (Théâtre), 2023, p.11.

Dans sa pièce de théâtre, Antoine Jaccoud fait bien le triste constat de la disparition de la neige. Il se place ici dans un futur proche, où les flocons ne viendront même plus visiter les montagnes. Il aborde, non sans une certaine cruauté, la façon dont sera perçue sur place cette disparition. Nous sommes aux antipodes, ici, d'une pensée poétique :

Nous sommes ceux de l'Alpe ;  
Ceux d'en haut.  
Vous vous rappelez ?

Ceux des hôtels.  
Ceux des cours de ski.  
Ceux qui vous donnaient l'assiette. [...]

Nous sommes descendus.  
En haut, c'est foutu.

Nous sommes descendus.  
Nous n'allons pas très bien.  
Nous ne savons pas quoi faire.<sup>22</sup>

C'est sous l'angle économique qu'est le plus souvent abordé le problème, sous celui de l'adaptation, allons-y carrément, celui de la « résilience ». La société marchande tracera un trait rapide sur un phénomène devenu par trop « indisponible », pour reprendre un terme utilisé par Harmut Rosa, en particulier dans l'introduction de son livre *Rendre le monde indisponible*, d'ailleurs intitulée « La neige » :

Quelque chose de farouche, de rare, vient nous visiter, qui ploie et transforme le monde autour de nous, sans que nous y soyons pour quoi que ce soit, comme un cadeau inattendu. La neige est littéralement la forme pure de la manifestation de l'indisponible [...].<sup>23</sup>

Après le deuil de la neige naturelle, désormais même en montagne, le problème des marchands est d'ores et déjà de faire en sorte que les pentes puissent, encore et toujours, dégorger de la valeur. Mais c'est normal, c'est leur métier, ils ont toujours fait ça pour tout, les choses, les êtres, leurs bonheurs mais surtout aujourd'hui leurs malheurs. Ce qui cependant paraît plus préoccupant, c'est que la neige disparaisse dans une sorte d'indifférence générale. Après une brève période de transition, de nostalgie dont la littérature et la poésie en particulier se font encore l'écho, elle disparaîtra des mémoires, ou de ce qu'il en reste. Ce qu'a été la nature dans un passé encore proche, et dont subsistent quelques vestiges, n'aura plus aucune signification, c'est à craindre, pour ceux qui n'auront connu du monde que les débuts de son probable effondrement écologique, de nos jours parfois transformé en spectacle pour les amateurs de « sensations fortes » :

Les touristes s'ébrouent et s'enthousiasment  
Quand la crête du glacier se fissure  
Cet effondrement de la nature gothique  
Provoque des exclamations de frateur jubilatoire<sup>24</sup>

En 1979, Claude Roy parlait déjà d'« émiettement perpétué de l'esprit ». C'était à propos de l'utilisation de la musique dans les supermarchés, les ascenseurs, sur les répondeurs téléphoniques :

---

<sup>22</sup> Ibid., p.12-13.

<sup>23</sup> Harmut Rosa, *Rendre le monde indisponible*, Paris, La Découverte (Poche), 2023, p.5.

<sup>24</sup> Manuel Rivas, « Terre de feu », in *La Disparition de la neige*, Tournefeuille, Éditions N&B (Poésie), 2011, p.165. Paradoxalement, hormis dans ce poème, il n'est pas question de neige ou de glace dans ce recueil.

L'usage de la musique aujourd'hui me paraît tout à fait significatif de ce qu'est la société dans laquelle nous vivons (si on peut appeler vivre l'acharnement à survivre dans un émiettement perpétué de l'esprit.<sup>25</sup>

La remarque est toujours valable pour la musique, mais aussi désormais pour un ensemble de phénomènes qui y contribuent. C'est à la puissance mille qu'il faut envisager de nos jours l'émiettement de l'esprit. Cinquante années de dégradation de l'enseignement, de glorification de « l'Entreprise » et du « Sport » comme modèle social, entre autres, sont passés par là, mais surtout quinze années d'utilisation effrénée des handiphones, notamment parmi les plus jeunes. Lorsqu'on est penché sur son écran, la tête baissée (triste spectacle que de voir des centaines de personnes adoptant la même attitude dans une seule rame de métro, aucune d'entre elles, la plupart du temps, ne tenant le moindre livre ou même un journal), et ce de nombreuses heures par jour, il est évident que le monde se réduit à un écran. Il ne faut pas croire que la sensibilité n'est pas rongée par ça. La perte du monde n'est alors plus un problème, puisqu'on a le sentiment que le monde est là, entre ses mains, même s'il se réduit la plupart du temps à sa capacité de fournir la dose de distraction à laquelle l'homme cybernétique peut désormais prétendre. Plus d'histoire permettant de se situer dans le cours du temps, bientôt plus de littérature (sinon celle médiatisée par des tablettes et passant par des serveurs), plus de poésie. Alors, la neige qui disparaît... les joies simples et vives qu'elle offrait... l'interruption dans le cours du temps aliéné... Combien devrai-je déboursier pour la prochaine tablette, combien devrai-je payer de loyer pour mon rutilant et vertueux véhicule, voilà les préoccupations légitimes de l'homme cybernétique !

La neige aura réellement disparu lorsqu'elle n'aura plus la moindre place dans les mémoires, les mémoires humaines, il n'est pas inutile de le préciser, et ce temps n'est pas très éloigné. Ne demeurera plus que l'éternel présent d'un monde dévasté par l'économie marchande.■

---

## Le déménagement du territoire

1

*Ce que nous avons en abondance.* – Nous aimons la *grande* nature, nous n'en finissons pas de la découvrir jusqu'au plus profond de nous-mêmes : c'est que nos têtes sont pleines de celles de King Kong, de Balao ou du Yeti. Inversement chez nos contemporains : leur sentiment de la nature (l'écologie, disent-ils) ne remplirait pas une tête réduite par un Jivaro.

2

*Qualité ingénue.* – Chercher le sens latent de toutes choses – c'est là une qualité ingénue : elle veut que l'on use constamment de son oreille symbolique, et que notre désir puisse nous faire partout entendre la musique des sphères.

3

*Chaque vertu a son avenir.* – Qui se montre inflexible, sa probité lui donne de l'audace : car l'inflexibilité est une vertu à parfaire.

---

<sup>25</sup> Claude Roy, « Musique, 8 février 1979 », in *Permis de séjour 1977-1982*, Paris, Gallimard (Folio), p.95.

4

*Au contact des rêves.* – Il arrive qu'un rêve soit excessivement réaliste mais il n'en fait pourtant pas une vertu.

5

*Aux amateurs du temps.* – Le banquier et le politicien cherchent constamment à se composer un visage : ce qu'ils veulent, c'est un visage proposant un reflet de l'avenir. – Mais avez-vous déjà rencontré des personnes qui, consciemment ou non, ont un visage sur lequel *pré-apparaît* l'utopie, et assez provocants envers la foule faite d'amateurs du « temps présent », pour ainsi porter sur leur visage l'énigme d'un *autre futur* ?

6

*Altruisme.* – L'altruisme est la loi de la *perspective* de l'attraction passionnée, qui fait paraître proche et désirable ce qui est lointain et inconnu : tandis que tout ce qui est trop connu perd de son intérêt selon sa trop grande proximité.

7

*Après un beau rêve.* – Le meilleur effet d'un beau rêve, c'est qu'il libère le rêveur de la crainte de s'ennuyer dans la journée. « Pourquoi ne pas poursuivre, sinon même réaliser ce rêve, à l'occasion ? – se dit-il. Je suis désormais assez inspiré pour le faire. »

8

*Ceux qui cherchent à rêver.* – Je reconnais les esprits qui recherchent l'aventure onirique aux multiples objets *poétiques* qu'ils situent autour d'eux : qui veut beaucoup rêver, transforme sa chambre en caverne initiatique ou en île au trésor. – Conseil à ceux qui ignorent ce qu'ils cherchent le plus, et qui aimeraient l'expérimenter !

9

*De la chance de ceux qui s'obstinent.* – Qui s'obstine foncièrement et depuis longtemps à quelque chose, verra, lors d'une manifestation fortuite de l'idée à laquelle il ne veut renoncer, qu'elle est partagée par d'autres – et quelle chance de découvrir qu'ainsi elle *s'embellit* ! Obstinons-nous à ces choses plus inattendues que le serpent de mer !

10

*Toujours entre rêveurs.* – Tout ce qui m'est étrange et surprenant, dans la nature comme dans l'histoire, me parle, m'inspire, me pousse en avant, me réjouit – : quant au reste, cela m'ennuie et je l'oublie aussitôt. Nous ne demeurons pas en place.

11

*Avec les fantasmes.* – Jusqu'à maintenant il a épié ses fantasmes dont il s'est fait l'interprète : mais le jour viendra où ses interprétations auront changé ceux-ci aussi bien que la nature de leurs relations. Car ils l'intéressent dans l'idée que sa création et son rapport au monde y trouvent leur

compte : il ne s'est pas encore aperçu que ses fantasmes ne sont pas assez mobiles à son gré ! Qu'il lui faut savoir ce qui peut les mouvoir en profondeur ! Qu'il ne se permet pas de seulement les ressasser ! Car il ne déteste rien tant que ressasser !

12

*Être profond et paraître profond.* – Qui se sait profond est éclairé par sa lumière intérieure : qui veut paraître profond aux yeux des imbéciles est éclairé par ceux-ci. Car ils tiennent pour profond tout ce qui reflète leurs propres lueurs, si faibles mais si nombreuses : ils ont peur d'être éblouis par tout ce qui pourrait autrement les éclairer.



De cette manière-là. Guy Girard

15

*En convenir.* – Pauvre classe ouvrière ! Sa conscience de classe s'est maintenant transformée en complet désarroi et elle n'a plus la moindre prétention face à l'arrogance des dominants ! Il aura suffi que la vieille méchante Europe de ceux-ci lui ait souri avec le mot « peuple » et quelques cérémonies pour qu'elle se soumette à ces parvenus du monde moderne !

16

*Contre le système éducatif.* – Ici comme ailleurs, un grand moyen d'éducation n'est toujours pas compris : la supériorité de cet humour qui ne fait rire personne.

17

13

*De l'écart absolu.* – La démocratie parlementaire, c'est-à-dire la permission publique de choisir entre cinq versions différentes d'une même opinion politique fondamentale, désespère un nombre de plus en plus grand de ceux qui aimeraient devenir des individus membres d'une communauté indépendante de toute sujétion et se battre pour ce projet. Car aujourd'hui encore, il est inacceptable que cette seule opinion politique soit imposée à tous ; et ceux qui ne veulent se satisfaire de l'illusoire différence entre ses cinq versions démocratiquement proposées, ont tout à inventer.

14

*De l'éloquence.* – Qui a possédé jusqu'à présent la plus persuasive éloquence ? Ni les rois, ni aucun conducteur de peuples rouleur de tambour, mais celui qui sait écouter les coquillages.

*Contre les Lumières artificielles.* – Il faut libérer les gens de science de leur hantise de l'irrationnel : Méphistophélès et Faust ont ensemble cédé la place à Faustroll. Cette allégorie enseigne la valeur de la connaissance.

18

*Pensées.* – Les pensées sont les soleils noirs de nos sentiments – toujours obscurément flamboyants et leurs poussières fertilisent ceux-ci.

19

*Mauvais temps pour les esprits libres.* – Les esprits libres voient la liberté menacée par les technosciences après l'avoir été par l'Eglise – qui, provisoirement, tient encore debout ! – Sous ce rapport, avis de mauvais temps pour ceux-ci.

20

*Dans la solitude.* – Quand on est seul, qu'on écrive ce que dit tout bas la voix intérieure, la nymphe Echo résonnera tout haut sur le mode de la paranoïa-critique !

21

*La musique d'un meilleur avenir.* – Le bon musicien est selon moi celui qui sait nier la plus profonde tristesse en donnant à connaître la félicité : il y a toujours eu de tels musiciens dans le jazz.

22

*Justice.* – Voler un épouvantail est une affaire de goût – et rien de plus !

23

*De l'inconscient.* – Tout ce qu'il fait à présent est brave et ordonné – puisqu'il prend en compte ses désirs inconscients. Ce n'est pas une tâche extraordinaire.

24

*Ce qu'il y a de stimulant dans la représentation.* – Cet artiste me stimule par la manière dont il représente ses images intérieures : ses très belles images : avec tant de fluidité et de cohérence, et une force persuasive sans rien d'artificiel, comme s'il s'adressait aux habitants d'un phalanstère futur. A chaque fois que nous consacrons du temps à son art, nous nous trouvons en bonne compagnie.

25

*Travail.* – Combien différents sont, pour l'ouvrier comme pour le plus oisif d'entre nous, le travail salarié et le bel ouvrage de la création libre ou, selon Fourier, du *travail attractif* ! L'inadmissible indécence de ces cyniques qui font mine de confondre l'un et l'autre, mais préfèrent au travail à *la perruque* la perruque de Louis XIV.

26

*Le Penseur.* – C'est un penseur : c'est-à-dire qu'il s'entend à prendre les mots pour plus simples qu'ils ne le sont.

27

*Pour le bon usage des insultes.* – A : « On n'insulte pas ses semblables ! » B : « Bien sûr que non ! Celui que vous insultez ne doit pas pouvoir trouver d'insultes semblables aux vôtres ! »

28

« *A cœur ouvert.* » – Cet homme pratique le non-agir et toujours pour des raisons avouables : mais il a aussi toujours soin de ne pas vous les mettre sous le nez.

29

*De quoi rire.* – Voyez ! voyez ! Tout le monde s'enfuit. Sauf un seul qui ne court pas, pour ne pas fatiguer son ombre.

30

*Horizon de notre ouïe.* – On aime entendre des réponses à des questions qu'on ne s'est pas encore posées.

31

*Pour cela : attention !* – Il y a dans les dessous de chaque communication plus d'un secret que nous aimons.

32

*Fierté de l'homme naïf.* – L'homme naïf est plein de fierté quand il rencontre des chevaux : il leur fait un clin d'œil.

33

*Libéralité.* – La libéralité chez les riches n'est jamais qu'un excès de leur vanité.

34

*Rire.* – Rire signifie : avoir conscience que la catastrophe est en cours.■

NOTE A L'ATTENTION DES LECTEURS DISTRAITS ET DE QUELQUES AUTRES : cet ensemble de maximes est un détournement de celles qui se trouvent dans le livre troisième du *Gai Savoir* de Nietzsche (dans la traduction de Pierre Klossowski, parue chez Gallimard, en collection Folio-essais).

(à suivre)

Guy Girard

## **Communiter**

### **Le monde des Jeux**

#### **Premier jour**

Je n'étais pas revenu depuis des années dans le monde du peu de réalité. Si cela avait été de moi, je n'y serais pas retourné mais Irina m'avait prévenu que ma famille cherchait à me joindre, un proche mal en point risquait d'y passer. Quelque chose pourtant m'attirait. Je voulais savoir comment ce qui fut le dernier monde humain évoluait, comment le mal progressait.

Au début, les Jeux étaient une arme de pacification que les gouvernements utilisaient de manière temporaire. Ils décrétaient l'état d'urgence en cas de nouvelle pandémie, quand les températures devenaient insupportables du fait du dérèglement climatique ou durant les émeutes à cause de la vie chère. Les drones et les agents de la sûreté quadrillaient tout le territoire, l'État séparait les individus qui étaient bouclés chez eux, sauf pour travailler ou dans le cadre d'échanges strictement économiques. Une agence de communication avait trouvé ce nouveau credo absurde auquel les populations s'étaient pourtant conformées : tous-ensemble-chez-soi-dans-l'unité. Les Jeux se déroulaient seulement lors de ces périodes. Seuls quelques privilégiés pouvaient y assister, le plus souvent pour faire la claque, les autres restaient vissés devant leur écran pour assister aux cérémonies et aux exploits des champions des différentes nations. Le pays organisateur était tiré au sort pour organiser les Jeux et les frais étaient partagés. Un État universel du divertissement se mettait ainsi en place pour dissimuler la réalité : l'effondrement de l'humanité. Puis la crise écologique a empiré, menaçant la vie sur Terre. Alors les Jeux ont été organisés tous les ans pour soutenir l'économie et contrôler les populations. Très vite, la distance sociale est devenue la règle, les humains ne se rencontrant hors du foyer que pour des rapports strictement économiques. La télésocialité s'est généralisée et l'Intelligence Artificielle s'est mise à faire la loi. Grâce à la surveillance numérique, l'œil de l'État omnipotent pouvait s'introduire dans les moindres recoins pour administrer la vie quotidienne.

Les Jeux ressemblaient à une fièvre collective qui donnait l'impression d'une folie poussant tout un chacun à une fuite permanente hors de la réalité devenue insoutenable. La plus puissante des drogues dures jamais inventée, une fantasmagorie unissant des milliards d'êtres dans un divertissement sans fin, le ressassement infini de la soumission.

Il y eut des résistances les premiers temps, mais ce fut peu de chose tout compte fait. Une opposition à L'État universel du divertissement réunissant des centaines de milliers de personnes tout au plus se constitua, mais elle fut réprimée grâce à des moyens technologiques toujours plus perfectionnés. On accusa les dissidents de nuire à l'unité retrouvée autour des valeurs sacrées de l'Économie. Reconnus coupables de sabotage et d'atteinte à la sûreté publique, ils ne furent cependant pas tous physiquement éliminés. Des peines d'excommunication définitive firent leur entrée dans le droit commun et des milliers de « démoralisateurs » durent se réfugier dans des zones où la vie était difficile, la nature devenant de plus en plus hostile. Nous étions libres mais cette liberté nous condamnait à la survie.

Je n'ai pas été condamné à une peine d'excommunication, décidant de quitter de mon propre chef la grande cité de l'illusion. Pour l'administration, je suis porté disparu ou mort.

#### **Deuxième jour**

Dans la mégapole, je suis tout seul et ne peux me fier qu'à un faux pass numérique qui ne me protégera pas éternellement. Si je tombe sur un drone équipé d'un appareil de reconnaissance facial, je serai confondu ; à moins d'avoir été effacé des fichiers de la sûreté générale, mais je ne peux pas trop compter là-dessus.

La ville est là dans le feu du matin brouillé, grande et vide comme une insomnie. Les boutiques ont fermé ou ne reçoivent pas de public, les commandes passant par internet. Il n'y a

plus de librairies ou de cinémas, l'IA ayant l'exclusivité de la diffusion des biens culturels. L'éducation elle-même est assurée par des plateformes appartenant aux géants de la Tech. Faute d'espace disponible, il n'y a plus de vie collective possible. Je ne vois qu'une jungle d'illuminations publicitaires et le balai des drones livreurs qui vont et viennent pour ravitailler les vivants. Les marchandises semblent sortir toutes seules des entrepôts périphériques pour sauter dans les bras des consommateurs. On dirait presque qu'elles se reproduisent entre elles en faisant l'amour.

Il y a encore des commerces, mais uniquement dans les grands centres commerciaux à la périphérie des villes. Chaque foyer est autorisé à s'y rendre une fois par semaine. Il faut présenter son pass biométrique pour déambuler dans le monde fantôme de béton et d'ennui où les marchandises font des sourires grossièrement composés à des consommateurs tremblotant devant un rayon et comme en prière. Au moins peut-on avoir un peu de répit dans le dédale de galeries climatisées

Bientôt je suis pris de vertige, n'arrivant plus à tenir debout dans cet univers liquide où rien n'est tangible et où tout semble factice ; c'est sans doute dû à de trop nombreuses années passées dans un tout autre univers.

### **Troisième jour**

Des personnes de confiance m'ont aidé jusque-là à me cacher, tant et si bien que j'ai fini par croire que j'étais en sécurité. J'ai pourtant été surpris par un drone de sûreté. Nous étions en pleine période des Jeux et j'étais en dehors des fans zones, seuls lieux de convivialité autorisés :

— Veuillez vous arrêter immédiatement, vous êtes en dehors d'une fan zone. Sauf si vous avez une autorisation spéciale, vous n'avez pas le droit d'évoluer dans ce périmètre. Je dois vous demander de patienter.

Je sais que j'ai peu de temps, l'appareil de reconnaissance faciale risquant de révéler mon identité. Pourtant, je n'arrive pas à réagir dans l'instant, fasciné par les yeux du drone qui sont plus vrais que nature. Je me perds en eux, croyant pénétrer un univers inconnu, prisonnier d'une force sensuelle que je désire. Soudain, le somnambule se reprend et met la main dans sa poche pour saisir une pile à charge électro-magnétique aimantée. Une seconde après, le drone gît à mes pieds, hors d'état. Je dois décamper car le centre de sûreté ne va pas tarder à repérer le drone endommagé.

Il faut faire vite  
dans les rues qui n'ont  
plus de nom  
de la mégapole noyée  
sous la pluie acide  
et poisseuse  
qui tombe du ciel bleu chimique  
dans la chaleur humide et suffocante  
seul être vivant dans le spectacle du vide

### **Quatrième jour**

Je connaissais Krim depuis des lustres et lui faisais entièrement confiance. C'est avec lui que j'ai réalisé mon plus beau coup contre le monde des Jeux. Pirater le plus répandu des environnements numériques d'apprentissage était risqué. Au moment où des dizaines de milliers de mèmes s'approprièrent à recevoir une leçon de la Tech, un cours sur l'accaparement de l'eau par l'agro-industrie est apparu. Le titre était tout un programme : Bienvenue à toi dans la société générale du crime. Après ça, l'État avait dû revoir la sécurisation des plateformes et faire plancher des boîtes spécialisées dans la communication de crise. Habituellement les dernières avancées de l'économie comportementale trouvaient une parade aux conflits qui éclataient par intermittence ou, à tout le moins, évitaient leur diffusion, mais cette fois l'alerte était sérieuse, plusieurs milliers

de personnes s'interrogeant et rejoignant le camp de l'Opposition Sauvage. La réponse fut une répression inédite qui toucha même les organisations de la contestation intégrée.

Krim voulait me voir absolument pour me présenter la représentante d'un groupe d'opposants dont j'ignorais l'existence et qui semblait en mesure de rassembler les différentes factions de l'Opposition Sauvage autour d'une nouvelle stratégie. Il ne pouvait rien me dire à distance, il fallait que je le voie pour en savoir plus. Quand il m'avait fait parvenir en crypté le texte manifeste appelé *Fin de partie*, j'avais ressenti un trouble. Quelque chose n'allait pas, comme si c'était trop beau pour être vrai. Mais Krim semblait convaincu et il avait dû prendre toutes les précautions d'usage. Peut-être l'instinct de survie, je suis arrivé un peu plus tard que prévu, restant quelques minutes en retrait avant de rejoindre Krim. C'est ainsi que j'ai assisté à son arrestation. Livia, le contact au sein du groupe *Fin de partie*, n'a jamais existé. Krim a été trompé par une de ces intelligences artificielles de plus en plus difficiles à distinguer d'un être humain. A moins que ce ne soient les êtres humains, enfermés dans leur bulle technologique, qui n'arrivent plus à se reconnaître entre eux, faisant toujours davantage plus confiance à des systèmes artificiels parfaitement adaptés à leur profil qu'à leurs semblables si différents et imprévisibles.

### Cinquième jour

Je n'ai pas revu Dewi. Il est mort quelque temps après mon retour dans la mégapole informe et amnésique. Ne pouvant demeurer longtemps dans la cité sans me faire repérer, je suis retourné dans une des zones d'excommunication où m'attendait Lavina.

Quand je lui ai raconté mon histoire, elle m'a répondu :

— La folie s'est emparée du monde !

Nous sommes les anges voltigeurs  
fondant depuis l'espace doré  
comme des soleils noirs  
sur la parenthèse enchantée  
l'onde où roule  
la colère lointaine  
à la recherche de nouvelles armes  
fleurs mi-closes cultivant leurs grenades

Mervyn Elseneur

---

### Littérature et critique du travail (1)

Mais c'est un pur enfantillage que de parler de délivrance, car jamais nous ne sortirons d'ici, toujours nous tisserons des étoffes de soie, et n'en serons pas mieux vêtues ; toujours nous serons pauvres et nues, et toujours nous aurons faim et soif ; jamais nous ne gagnerons assez pour être mieux nourries. Du pain, nous en avons bien chichement, le matin peu et le soir moins encore, car jamais du travail de nos mains chacune n'aura pour son vivre que quatre deniers de la livre ; avec si peu, nous ne saurions avoir à suffisance nourriture et vêtement, car celle qui rapporte vingt sous par semaine n'en est pas pour autant quitte avec la misère. Et soyez-en sûr, il n'est aucune d'entre nous dont le travail ne rapporte vingt sous ou plus, de quoi faire la fortune d'un duc ! Mais nous, nous sommes dans le dénuement, cependant que s'enrichit de nos gains le maître pour qui nous nous épuisons. Nous veillons presque toute la nuit et travaillons tous le jour pour le profit de ce tyran, qui menace de nous mutiler si nous prenons quelque repos ; aussi

n'osons-nous pas nous reposer. Mais à quoi bon continuer ? Nous sommes accablées de tant d'outrages et de maux que je ne saurais vous en dire le quart.<sup>26</sup>

---

Pourquoi courir après le travail ? Celui qui en a à donner vous traite comme un mendiant importun. « Je n'ai pas le temps, revenez plus tard. » Mais si on répond : « Je n'ai pas le temps de travailler pour vous, ou je n'en ai pas envie », c'est la révolution, la grève, les bases de l'intérêt public s'en trouvent ébranlées, la police arrive, des régiments entiers de la milice débarquent et installent des mitrailleuses. Je vous assure, on a parfois moins honte de mendier du pain que de demander du travail. Pourtant, un capitaine peut-il se débrouiller tout seul sur son rafiote, sans marins ? L'ingénieur peut-il construire seul sa locomotive sans ouvriers ? N'empêche que le travailleur doit ôter son chapeau pour quémander du travail, il doit rester planté là comme un chien et recevoir des coups, il doit supporter les plaisanteries idiotes des employeurs, rire alors qu'il n'en a pas le cœur, uniquement pour que le capitaine, l'ingénieur, le chef d'équipe, le contremaître ou quiconque a le pouvoir de décréter « vous êtes embauché » restent de bonne humeur.

Puisqu'il faut s'humilier à ce point pour quémander du travail, et pour le garder, autant aller mendier les restes du déjeuner dans un restaurant. Le cuisinier me traite avec moins de mépris que certaines personnes à qui j'ai demandé du travail.<sup>27</sup>

---

Quand je disais : « jamais plus », ils me répondaient tous : non, non, jamais plus ». Mais le lendemain, nous reprenions notre place dans le régiment civil bourgeois. Nous recommençons à créer du capital pour le capitaliste. Nous étions les ustensiles de la société capitaliste. Au bout de deux ou trois jours, l'indignation était tombée. D'abord le travail avait fourni assez de dureté, de souci et de mal, de choses mauvaises immédiates pour que les malheurs passés soient effacés et les amis morts oubliés. Et surtout parce que le rythme du travail avait été étudié depuis longtemps pour nous nous endormir. Ce rythme qui était passé de nos grands-pères dans nos pères, de nos pères dans nous. Cet esprit d'esclavage qui se transmettait de génération en génération, ces mères perpétuellement enceintes d'enfants conçus après le travail n'avaient mis au monde que des hommes portant déjà la marque de l'obéissance morale.<sup>28</sup>

---

Et qu'on ne me parle pas, après cela, du travail, je veux dire de la valeur morale du travail. Je suis contraint d'accepter l'idée du travail comme nécessité matérielle, à cet égard je suis on ne peut plus favorable à sa meilleure, à sa plus juste répartition. Que les sinistres obligations de la vie me l'imposent, soit, qu'on me demande d'y croire, de révéler le mien ou celui des autres, jamais. Je préfère, encore une fois, marcher la nuit à me croire celui qui marche dans le jour. Rien ne sert d'être vivant, le temps qu'on travaille. L'événement dont chacun est en droit d'attendre la révélation du sens de sa propre vie, cet événement que peut-être je n'ai pas encore trouvé mais sur la voie duquel je me cherche, *n'est pas au prix du travail*.<sup>29</sup>

---

<sup>26</sup> Chrétien de Troyes, *Le Chevalier au lion (Yvain)*, Paris, Librairie Honoré Champion, 1978, p. 139-140.

<sup>27</sup> B. Traven, *Le Vaisseau des morts*, Paris, La Découverte (Poche), 2010, p. 94.

<sup>28</sup> Jean Giono, *Refus d'obéissance*, Gallimard (Folio), p. 20-21.

<sup>29</sup> André Breton, *Nadja*, Gallimard (Folio), p. 68-69.

Mais non. Il ne s'agit d'ailleurs pas de cela. Ces gens ne sauraient être intéressants dans la mesure où ils supportent le travail, avec ou non toutes les autres misères. Comment cela les élèverait-il si la révolte n'est pas en eux la plus forte ? À cet instant vous les voyez, du reste, ils ne vous voient pas. Je hais, moi, de toutes mes forces, cet asservissement qu'on veut me faire valoir. Je plains l'homme d'y être condamné, de ne pouvoir en général s'y soustraire, mais ce n'est pas la dureté de sa peine qui me dispose en sa faveur, c'est et ce ne saurait être que la vigueur de sa protestation. Je sais qu'à un four d'usine, ou devant une de ces machines inexorables qui imposent tout le jour, à quelques secondes d'intervalle, la répétition du même geste, ou partout ailleurs sous les ordres les moins acceptables, ou en cellule, ou devant un peloton d'exécution, on peut encore se sentir libre mais ce n'est pas le martyr qu'on subit qui crée cette liberté. Elle est, je le veux bien, un désenchaînement perpétuel : encore pour que ce désenchaînement soit possible, constamment possible, faut-il que les chaînes ne nous écrasent pas, comme elles font de beaucoup de ceux dont vous parlez. Mais elle est aussi, et peut-être humainement bien davantage, la plus ou moins longue mais la merveilleuse suite de pas qu'il est permis à l'homme de faire désenchaîné. Ces pas, les supposez-vous capables de les faire ? En ont-ils le temps, seulement ? En ont-ils le cœur ? De braves gens, disiez-vous, oui, braves comme ceux qui se font tuer à la guerre, n'est-ce pas ? Tranchons-en des héros : beaucoup de gens malheureux et quelques pauvres imbéciles.<sup>30</sup>

-----

« Je trouve parfaitement idiot, parfaitement abominable d'être obligé d'aller au bureau lundi ; je l'ai toujours pensé et je le penserai toujours. Passer toutes les plus belles journées de sa vie assis sur un tabouret de neuf à cinq heures, à griffonner dans le livre de comptes de quelqu'un d'autre ! C'est une drôle de façon de profiter de... de sa seule et unique vie, non ? Ou ne suis-je qu'un pauvre rêveur ? »

Il se retourna sur le côté et leva les yeux vers Linda.

« Dites-moi, quelle différence y a-t-il entre ma vie et celle d'un prisonnier ordinaire ? La seule différence que le vois c'est que je me suis mis moi-même en prison et que personne ne m'en fera jamais sortir. Cette situation-là est plus insupportable que l'autre. Car si on m'y avait fait entrer de force – et de même si je m'étais débattu – une fois la porte refermée sur moi, ou du moins au bout de quatre ou cinq ans, j'aurais pu accepter la chose et commencer à m'intéresser au vol des mouches, ou à compter les pas du gardien dans le couloir en me concentrant sur les variations de sa démarche et ainsi de suite. Mais là, je suis comme un insecte qui est entré dans une pièce de son plein gré. Je me précipite contre les murs, je me précipite contre les fenêtres, je volette au plafond, à dire vrai, je fais tout ce qu'il est possible de faire en ce bas monde, sauf m'envoler à l'air libre. Et pendant tout ce temps-là, je pense, comme cette phalène, ou ce papillon, ou Dieu sait quoi : « Brièveté de la vie ! Brièveté de la vie ! » Je n'ai qu'une nuit ou un jour, et il y a ce vaste et dangereux jardin qui m'attend au-dehors, inconnu, inexploré.

- Mais si vous avez ce sentiment, pourquoi -, commença vivement Linda.

- Ah ! », s'écria Jonathan.

Et il entra presque de la jubilation dans ce « Ah ! ».

« Là je suis coincé. Pourquoi ? Oui, pourquoi ? Voilà bien la question exaspérante et mystérieuse. Pourquoi ne pas m'envoler à l'air libre ? Il y a la fenêtre, ou bien la porte, ou l'ouverture quelconque par laquelle je suis entré. Elle n'est pas complètement fermée – hein ? Pourquoi est-ce que je ne la retrouve pas pour m'échapper ? Qu'en dites-vous, petite sœur ? »

---

<sup>30</sup> André Breton, *Nadja*, Gallimard (Folio), p. 78-79.

Mais il ne lui laissa pas le temps de répondre.

« Là encore, je suis exactement comme cet insecte. Allez savoir pourquoi » - Jonathan poursuivit en détachant ses mots – « il n'est pas permis, c'est interdit, c'est contre la loi des insectes d'arrêter, ne serait-ce qu'un instant, de se cogner, de voleter, de se traîner sur la vitre. Pourquoi est-ce que je ne quitte pas mon bureau ? Pourquoi est-ce que je ne réfléchis pas sérieusement, tout de suite, par exemple, à ce qui m'empêche de partir ? Ce n'est pas comme si j'avais des obligations extraordinaires. Je dois pourvoir aux besoins de mes deux enfants mais, après tout, ce sont des garçons. Je pourrais m'embarquer, ou trouver du travail à l'intérieur du pays, ou – »

Tout à coup, il souriait à Linda et dit d'un ton changé, comme s'il lui confiait un secret : « Faible...si faible. Pas d'énergie. Pas de point d'encrage. Disons, pas de principe directeur. » Mais aussitôt la voix sombre et veloutée se mit à déclamer :

*Voudriez-vous que je vous narre*

*Tous les détails de cette histoire...*<sup>31</sup>

-----

[...] il va falloir aller droit et avoir un travail, je voulais apprivoiser l'idée d'un travail mais l'idée ne s'apprivoise pas, il faut y aller c'est tout, comme les gens font avec le travail, il y vont, mais comment y aller quand on n'a pas le temps à cause du temps qui passe et qui nous est compté ? Parce que si tu as un travail, je veux dire un travail effectif, je veux dire un travail reconnu par l'État, sache que tu es à disposition et que tu te conformes et que tu n'es pas libre, c'est ce que dit un long poème intitulé Loi n° 2016-1088, dont quelques vers suffisent à comprendre l'ensemble

*La durée du travail effectif est le temps  
Pendant lequel  
Le salarié est  
À la disposition de l'employeur et  
Se conforme à ses directives  
Sans pouvoir  
Vaquer  
Librement  
À des occupations  
Personnelles.*

J'avais conscience de l'immortalité du temps qui suspendrait son vol alors que d'autre se lèvent tôt pour aller au boulot, je savais bien qu'un argument du type *avec le temps tout s'en va* n'avait aucune valeur du point de vue de la chance qu'on a quand on a de l'avenir.<sup>32</sup>

-----

-Pourquoi les hommes n'ont pas de loisirs ?  
-On a déjà étudié cette question.

---

<sup>31</sup> Katherine Mansfield, *La Baie*, in *La Garden-Party et autres nouvelles*, Gallimard (Folio), p. 90-92.

<sup>32</sup> Noémi Lefèvre, *Poétique de l'emploi*, Verticales, 2018, p.45-46

-Mais on ne l'a pas résolue.  
 -Non.  
 -Merde.  
 -Parce qu'ils travaillent.  
 -Évident. Pourquoi ils travaillent ?  
 -Pour gagner de l'argent.  
 -Pourquoi faire ?  
 -Pour avoir des loisirs.  
 -Raté. C'est pas là qu'il fallait arriver.  
 -Pour que nous, on ait des loisirs.  
 -Voilà. En réalité, ce sont nos esclaves.  
 -Et ils ne le savent pas !  
 -Qu'est-ce qu'on est rusées ! Comme on a bien organisé la société.  
 -Pas mal. Mais pas vrai.  
 [...]
 -[...] Alors on en était à Les hommes ne travaillent pas pour avoir des loisirs.  
 -Ils travaillent pour autre chose.  
 -Ils travaillent pour avoir encore plus de travail.  
 -Pour pouvoir faire chier les autres en leur inventant du travail.  
 -Mais pourquoi avoir de plus en plus de travail ?  
 -Pour se faire chier.  
 -Pour se faire chier ?  
 -Parce qu'ils n'ont pas une meilleure idée.  
 -J'y suis. Ils travaillent parce qu'ils ne savent pas faire l'amour.  
 -Et ils ne savent pas faire l'amour parce qu'ils travaillent.  
 -Je crois Qu'on a trouvé.  
 Mais c'est sans remède.<sup>33</sup>

-----

Mais je n'ai pas besoin de me lever tôt puisque je n'ai pas d'école. ! (C'était ma première année sans et je trouvais inhumain de se ruer directement de l'école dans le travail sans un instant pour souffler entre les deux) mais elle : Tu as à chercher du travail.

La veille, j'étais censé avoir pointé les annonces. Et le matin, je l'étais me précipiter aux adresses, toujours lointaines, des généreux donateurs, se geler dans une cour (il fait toujours froid) ou un couloir puant (ça pue toujours), debout avec plusieurs douzaines de types dans le même état (lamentable), des heures, et supplier un mec généralement odieux (on est reçu comme une merde, c'est une faveur qu'on vous fait de vous embaucher), de m'autoriser à m'emmerder huit heures chaque jour, si possible toute ma vie (une situation). C'est ce que j'étais censé faire.

-On ne cherche pas du travail à heures fixes, j'ai toute la journée.  
 -Les bonnes places s'enlèvent le matin.

Tiens, c'est pour ça que je n'étais pas chaud pour me mettre en route de bonne heure. Une fois j'avais enlevé une bonne place. Une bien sombre histoire. Par bonheur j'avais eu la fine idée d'adhérer au Syndicat (en toute innocence d'ailleurs, je croyais que c'était obligatoire), de sorte que ça n'avait pas traîné : ils n'aimaient pas ça. Jamais je n'ai passé autant de temps les yeux sur une pendule. Cette expérience, et quelques petites autres, me rendaient hésitant.<sup>34</sup> ■

<sup>33</sup> Christiane Rochefort, *Stances à Sophie*, Paris, Grasset, 1963, p 161-163.

<sup>34</sup> *Printemps au parking*, de Christiane Rochefort, Paris, Grasset (Les Cahiers rouges), 1998, p. 34-35.

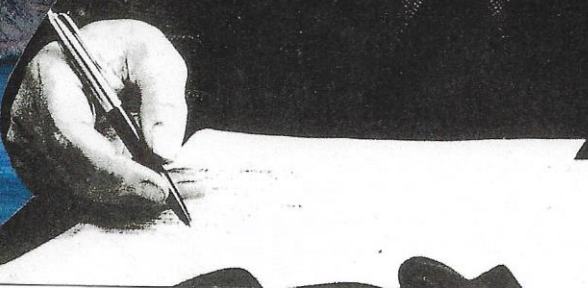


*Vivre sans philosopher, c'est  
proprement avoir les yeux  
fermés.*

*L'intérêt du prolétariat c'est la  
destruction de l'État.*

*La vie sociale perdra son voile  
religieux quand les travailleurs  
seront maîtres de leur travail et  
auront entre eux des rapports  
transparents.*

**Die rote Fahne**  
Chemaliger Berliner Lokal-Anzeiger - 2. Abend-Ausgabe  
**Berlin unter der roten Fahne.**  
101. Geburtstag des Reiches - 650 Gefangene befreit. - Rote Fahnen am Schloß.



## L'autre moitié du monde

À propos de *Bâtir aussi*, Ateliers de l'Antémonde

Nous nous tenons dans un espace obscur, à la croisée des chemins. Mais tous mènent à la catastrophe, comme s'il n'y avait le choix qu'entre différentes façons d'aller au désastre. « *Une autre fin du monde est possible* » serait ainsi la seule alternative.

La conscience utopique s'est évanouie, comme effacée de l'horizon. Sans doute est-ce la raison pour laquelle nous imaginons encore des anticipations, mais privées de fantaisie, le principe de responsabilité l'emportant sur celui de l'espérance.

Les textes présentés dans *Bâtir aussi* s'inscrivent dans la tradition des uchronies.<sup>35</sup> Si les « révolutions arabes » et les « mouvements des places » qui ont fleuri en Occident au tournant des années 2000 avaient eu raison du capitalisme, comment la vie se serait-elle réorganisée ? Les textes envisagent une reprise en main de la vie quotidienne à la base et par la base. Ils représentent la vie humaine se reconstituant sur les ruines de l'ancien monde et les efforts pour développer des techniques contrôlables à l'échelle de petites communautés.

Au fil des textes, on devine moins un écart absolu qu'une mise en scène des débats qui animent aujourd'hui les milieux radicaux, l'humeur du temps actuel en quelque sorte. Ce sont des scènes édifiantes sur les possibilités d'auto-organisation et d'autonomie dans les décombres du capitalisme qui s'accompagnent de considérations sur la reconnaissance des minorités ou les contradictions entre aspirations individuelles et collectivisme.

Ces essais d'anticipation dessinent en creux les limites d'une certaine critique de l'époque, c'est en cela qu'ils sont intéressants. Ils donnent en effet l'impression d'une révolution qui aurait lieu en l'absence de tout horizon utopique et qui ne serait portée par aucun « rêve en avant ».

Cette curieuse révolution laisse en outre intact les identités héritées du capitalisme, comme si aucune sensibilité nouvelle n'avait conduit à l'affirmation révolutionnaire ou n'avait éclos dans son sillage. L'échec des mouvements de contestation de ces dernières décennies tient pourtant à notre incapacité à sortir des catégories de l'économie et dans le défaut d'imagination sociale radicale rendant tangible l'affirmation d'une rupture avec l'ordre du temps capitaliste. Dans le « monde d'après », le lien entre la quantité de travail fournie et la consommation n'est aucunement rompu. À vrai dire, nous paraissions enlisés dans le présent éternisé quand il faudrait plutôt rouvrir le temps.

Une révolution est-elle seulement possible sans attraction passionnée, sans le merveilleux qui donne un tour nouveau à l'existence ? Sans nouvelles manières d'aller les uns vers les autres, sans renouvellement des relations avec la nature, il ne reste de la révolution que la froide raison qui rejette par avance toute poésie au nom de l'efficacité.

À quoi bon des révolutions si c'est pour continuer à vivre dans tout le sérieux de la réalité ? Or cette réalité n'est pas toute la réalité. C'est la réalité moins l'arrière-pays des rêves qui est la négation de la vie mutilée. ■

---

<sup>35</sup> Atelier de l'Antémonde, *Bâtir aussi*, éditions Cambourakis, 2019, 314 p.

## La vie qui se moque de la mort

« Et pourtant reste toujours le surgissement du tout autre, si infirme pourrait-il sembler, qui vient parfois témoigner que tout n'est pas fini. Jaillissant dont on ne sait quelle contrée de l'imagination, sa portée n'en est que plus grande »

Annie Le Brun, Juri Armanda, *Ceci tuera cela. Image, regard et capital*, Paris, « Les Essais », Stock, 2021, p. 277.

« Et la vie, la vie, prenant légèrement le risque du saut mortel, la vie qui se moque de la mort... »

Annie Le Brun, Juri Armanda, *Ceci tuera cela. Image, regard et capital*, Paris, « Les Essais », Stock, 2021, p. 280.

Nous avons appris le décès d'Annie Lebrun, cet été. Elle nous inspire toujours pour l'analyse de notre situation présente ainsi que pour le projet d'abolir ce qui est détestable dans le monde.

Pour elle, l'image tendait à ne plus avoir de sens dans cette société où le capital gouverne les dispositifs technologiques. Ni non plus la possible distinction entre beauté et laideur du fait d'une anesthésie de notre sensibilité. Mais par un renversement dont elle avait le secret, elle savait redonner sens à la créativité en s'appuyant sur l'histoire de l'art et celle des révoltes sociales.

Nous l'avions rencontrée en ce mois de janvier 2020, le samedi 4 au Stop Cluny. C'était juste avant la diffusion du SARS-Cov2. Il y avait là feu Américo et Nedjib aussi (qu'elle ne connaissait pas mais dont elle avait apprécié son livre, *La Fabrique du Musulman* (2017)). Elle avait répondu très simplement et gentiment à notre demande de la rencontrer. Et ce fût un bel échange fructueux pour nous en ce samedi après-midi. C'est par l'entremise de notre camarade Rémy Ricordeau que nous avons pu avoir son contact.

L'un de nous, revenant à pied avec elle et passant la Seine vers le nord, avait pu restituer aux autres ces mots forts qu'elle avait eu pour dire comment elle détestait les dogmatiques, d'où qu'ils viennent et quoi qu'ils puissent dire d'intéressant. Ainsi était Annie.

Par la suite, nous nous sommes agréablement affairés dans l'exposition sur Toyen, « comme on se jette à la mer, en quête d'un horizon tout autre » (*Ce qui n'a pas de prix*, 2018). Toyen était une artiste trop méconnue et pour laquelle Annie voulait rendre hommage. Elle dirigeait cette exposition située au Musée d'Art Moderne de Paris de mars à juillet 2022.

Nous l'avions revue pour une dernière fois au mois de mars 2023 (un 22 : belle date!) lorsqu'elle était venue présenter son dernier livre à la Librairie Quilombo à Paris : la vitesse de l'ombre.

Annie, nous ferons confiance à cette part d'ombre et à sa vitesse pour tenir la dragée haute à tous ces monstres technologiques qui n'arriveront jamais à capturer notre humanité, nous ouvrant ainsi à l'infini. Nous te gardons dans nos cœurs.■

Contact : [negatif@ouvaton.org](mailto:negatif@ouvaton.org)

Site : <http://bulletin-negatif.org>